dévorer lui-même ensuite. Les Italiens n'ont eu aucun scrupule à dénoncer une convention dictée par l'opportunité toute pure. Ils ne se sont pas laissé séduire par les tentatives suprêmes du prince de Bülow, qui ne leur offrait pas seulement de maigres et aléatoires compensations aux dépens de l'Autriche, mais qui leur montrait la Tunisie, Malte et même l'Égypte comme des proies faciles. La plus grande preuve que le peuple italien ait jamais donnée de son sens politique, si aigu, c'est d'avoir écarté ce marché, c'est d'avoir voulu que, ce qu'il prendrait, il le dût à son effort, à la conquête, c'est d'avoir voulu affirmer son droit à de « plus grands destins », à une plus grande place dans le monde en faisant la preuve de sa force et en montrant la couleur de son sang.

Et là, justement, a résidé le malentendu qui a éclaté par les démonstrations publiques du mois de mai, malentendu entre deux générations, entre deux états d'esprit. La violence de la part des « interventionnistes » a été extrême contre M. Giolitti et les « neutralistes ». A bien regarder les choses, avec l'impartialité de l'histoire, on reconnaîtra sans doute que M. Giolitti, en soutenant la thèse du *parecchio*, de la compensation, de l'équivalent, du « quelque chose », enfin que